

HISTOIRE DE LA PRÉDICATION

Par Alfred Niebergall¹

Il est toute une série d'attitudes possibles face à l'histoire de la prédication. On peut investir telle ou telle figure de la tradition homilétique et vouloir démontrer combien ce prédicateur et sa pratique sont exemplaires pour nous aujourd'hui. On peut s'emparer de cette histoire afin de valoriser une théorie particulière de la prédication. On peut aussi interroger cette tradition afin de dégager la pratique homilétique relative à tel ou tel texte biblique. Le propos d'A. Niebergall vise plutôt à donner au prédicateur conscience que sa pratique s'enracine dans une longue histoire. Le prédicateur d'aujourd'hui est précédé par près de vingt siècles d'activité homilétique. Avoir conscience de la richesse de cette tradition lui permet de jeter un œil neuf sur sa propre pratique et d'intégrer à sa démarche d'autres manières de faire.

¹ Ce bref survol de l'histoire de la prédication est une traduction de l'article « Predigt » paru dans l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart (R.G.G.³)*, vol. 5, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1961³, colonnes 516 à 530. En français une transcription de cette contribution a déjà été réalisée par Jean-Marc Chappuis dans un polycopié publié par la Faculté de théologie de Genève et intitulé : *La prédication, anthologie théologique* (Genève, Centrale des polycopiés, 1981). Cette transcription oscille entre traduction et résumé ; nous nous sommes permis de la reprendre et de proposer maintenant une traduction intégrale de l'article. Que la maison d'édition J. C. B. Mohr et la faculté de Genève soient ici remerciées, elles qui nous ont donné leur accord pour la publication de ce morceau de choix élaboré d'un point de vue germanique. Nous tenons également à remercier de leurs conseils avisés MM. les professeurs B. Reymond et H. Mottu ainsi que MM. Michel Grandjean et Jean-Michel Sordet, assistants. La présente traduction a été effectuée par Sylvie et Serge Carrel-Conod.

Comme tout article de cette encyclopédie, la contribution d'A. Niebergall opère des renvois, au travers de mots-clés, à d'autres articles de la *R.G.G.³*. Ces renvois internes, nous les laissons de côté, nous contentant de mettre en note toute référence extérieure à cette encyclopédie.

Bien que fort pauvre en recherches historiques sur la théologie pratique, la théologie francophone dispose tout de même de quelques contributions en histoire de la prédication ; au nombre de celles-ci on compte les articles «Homélie» et «Prédication» de l'encyclopédie Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain (Paris, Letouzey et Ané, 1963 et 1988, tomes V et XI). Le patrimoine qu'ils mettent en valeur ne correspond pas tout à fait à celui d'A. Niebergall !

Retracer l'histoire de la prédication est une affaire difficile, car, sauf exception, aucune prédication ne nous a été transmise telle qu'elle fut prononcée. Quant à celles dont on dispose, il s'agit notamment de transcriptions plus ou moins autorisées à partir de notes, de textes retravaillés en vue de la publication et de textes transformés en commentaires ou en traités. Pendant de nombreux siècles, on prêchait des homélies de seconde main, souvent remaniées. Nous ne disposons donc que de peu d'informations relatives aux prédications elles-mêmes, aux prédicateurs et à l'importance des prédications pour le culte et la vie ecclésiale ; la documentation historique sur la manière de prêcher et sur les théories homilétiques est, elle, plus abondante. Cependant on peut – avec raison – s'interroger sur l'impact effectif de cet enseignement sur la pratique homilétique. Tout cela nous fait dire qu'une histoire de la prédication ne peut s'élaborer que si nous sommes conscients des limites que génère cet état de fait.

I. LA PRÉDICATION DANS L'ÉGLISE ANCIENNE

La prédication chrétienne se distingue des discours religieux ou des propos de philosophie populaire en ceci : elle porte sur l'interprétation ou l'explication d'un texte donné préalablement ; elle est prononcée par un prédicateur à qui, généralement, ce rôle est spécialement dévolu ; elle est destinée à une communauté établie ou en voie de constitution ; en tant que Parole de Dieu dans la bouche de l'homme, elle a la prétention d'annoncer à ses auditeurs le salut intervenu en Jésus de Nazareth. A proprement parler, on ne peut qualifier la prédication de chrétienne qu'à partir du moment où le canon du Nouveau Testament a été constitué. Cependant on rencontre des discours comparables à des prédications avant la communauté chrétienne primitive et même en dehors d'elle. A y regarder de près, le Nouveau Testament, lui, renferme plutôt des ébauches de prédications. Alors que le livre du Deutéronome est déjà la « mise par écrit d'une pratique homilétique » (G. von Rad) qui interprète une tradition déjà

forte mais non encore fixée, la spécificité de la proclamation des prophètes vétérotestamentaires réside dans la restitution de la Parole de YHWH qui leur a été communiquée de façon immédiate. Dans le cadre de l'histoire du peuple hébreu, on ne peut donc parler d'une prédication – au sens propre du terme, c'est-à-dire basée sur un texte – qu'à partir du moment où l'Ancien Testament a été fixé et a fait office de canon dans la pratique synagogale de la période hellénistique. Le lien à un texte – à la péricope du sabbat qui correspond au temps liturgique dans la synagogue palestinienne –, l'utilisation des procédés stylistiques de la rhétorique grecque et l'emploi de la méthode allégorique caractérisent l'homélie judéo-hellénistique. La proclamation des premiers chrétiens suit les mêmes voies, avec toutefois une différence de taille : elle fait fond sur le message de la souffrance, de la mort et de la résurrection de Jésus, Evangile pour les juifs et pour les païens. Les ébauches de prédications que l'on rencontre dans le Nouveau Testament relèvent de différents types homilétiques : il y a les aperçus de l'histoire du peuple de Dieu (ainsi Ac 7,2-47), les énumérations d'exemples tirés de l'histoire du salut et rassemblés autour d'un thème précis (ainsi Hb 11)². Les épîtres pauliniennes ne peuvent être considérées comme des prédications, néanmoins elles permettent des déductions sur la manière dont Paul prêchait et sur le lien que sa proclamation entretenait avec l'Ancien Testament et la tradition chrétienne toute récente ; de plus les lettres de Paul étaient lues au cours du culte³. Le processus de collecte des différentes traditions sur Jésus et la rédaction des évangiles synoptiques s'expliquent par la nécessité de prêcher. Certains écrits comme l'épître aux Hébreux, celle de Jacques, I Pierre ou I Jean semblent avoir pour origine des prédications. Les discours que l'on rencontre dans les Actes des Apôtres livrent des modèles d'une prédication chrétienne datant de la fin du premier siècle, d'après les conceptions théologiques propres à Luc. Eu égard à la proclamation telle qu'on la rencontre dans les écrits néotestamentaires, les Apocryphes semblent renfermer, eux, d'autres formes de prédications qui, plus tard, seront écartées comme hérétiques. Jusqu'au II^e siècle se perpétue le processus où, à côté du texte reçu de l'Ancien Testament, tant la tradition orale à propos du « Seigneur » que sa fixation en « Ecriture » se constituent en texte de la prédication chrétienne. La prédication revendique le statut de Parole de Dieu ; elle proclame l'événement salutaire de Jésus de Nazareth, enseigne sa

² Cf. R. Bultmann, *Theologie des N.T.*, Tubingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1980⁸, p. 98.

³ Cf. II Co 1,13 ; Col 4,16 ; I Th 5,27.

relation avec l'histoire du Salut et donne des instructions concernant la vie privée et le vécu communautaire dans l'Eglise. Parmi les écrits des Pères apostoliques, qui, comme les épîtres catholiques, « sont plus des prédications écrites que de la vraie littérature et qui complètent et remplacent la parole personnelle » (H. von Soden), relevons la II^e lettre de Clément⁴ qui est considérée comme la plus ancienne prédication qui nous soit parvenue. En recourant à des citations de l'Ancien Testament et de paroles du Seigneur, cette homélie exhorte à se repentir et à préparer la venue du Règne de Dieu. D'après une remarque de Justin datant de la même époque⁵, on observe que la prédication est intégrée au rassemblement communautaire avec la célébration de la Cène : après la lecture des « Mémoires des Apôtres ou des Ecrits des prophètes », le président de l'assemblée tient un discours d'ordre parénétiq. Sur la base de remarques faites par d'autres auteurs chrétiens des premiers siècles, le contenu de la prédication peut être précisé : à côté de thèmes dogmatiques (on traitait souvent de Jésus Seigneur et Sauveur, du pardon des péchés, de la résurrection) et de thèmes éthiques (on parlait souvent de repentance, d'ascèse, d'aumône et de diaconie), intervient l'« apologie » de la doctrine chrétienne contre les juifs et les païens, contre la gnose et la philosophie.

Bien que des homélies d'Hippolyte de Rome (I S 17) et de Clément d'Alexandrie (Mc 10,17-31) nous aient été transmises, Origène est sans conteste le premier théologien dont nous détenions autant de prédications, environ deux cents, surtout sur des textes de l'Ancien Testament. La prédication est maintenant un élément constitutif du culte. Origène commente toujours un texte biblique, le plus souvent un choix de versets tirés de la *lectio continua*. La prédication n'a souvent pas d'introduction et se termine en doxologie christologique qui permet le passage à la partie du culte réservée à la prière ; elle veut, sans artifices rhétoriques, rendre accessibles à la communauté le contenu et le sens du texte, l'introduire dans les secrets de l'Ecriture, et l'édifier plus par des exhortations et des paroles de consolation que par une instruction. Origène recourt à la méthode des trois sens de l'Ecriture qu'il pratique en mettant un accent particulier sur le sens moral et sur le sens allégorique ; cela l'amène quelquefois à une démythologisation du texte. On trouve dans la prédication d'Origène à la fois le souci de s'appuyer sur un texte éprouvé et cette

⁴ On trouve cette prédication dans F. Quéré (éd.), *Les Pères Apostoliques, Ecrits de la primitive Eglise*, Paris, Seuil, 1980, p. 157ss. (n.d.t.).

⁵ Apol. I, 67 in Saint Justin, *Apologies*, Introduction, texte critique... par A. Wartelle, Paris, Etudes Augustiniennes, 1987, p. 192s.

manière de faire qui consiste à expliquer le texte par d'autres passages de l'Écriture. Une compréhension de ce qui est inspiré par le Saint-Esprit n'est possible que si le prédicateur et ses auditeurs sont eux-mêmes remplis de la puissance de l'Esprit Saint. Origène peut, par conséquent, être considéré comme la plus grande figure homilétique de l'époque pré-constantinienne, car il a rattaché de façon cohérente la prédication de l'Église à la Bible et, face aux mentalités de son temps, il a montré la pertinence d'une prédication qui s'appuie sur les méthodes scientifiques de son époque.

Avec la victoire du christianisme au IV^e siècle, la tâche de la prédication et la manière de prêcher changent. À côté de la fonction apologétique qui prévalait jusque-là, la prédication doit maintenant se charger d'enseigner aux masses de nouveaux convertis la doctrine de l'Église, et de les éduquer à une vie de chrétiens au sein de la communauté. L'influence de la rhétorique grecque, mal vue jusqu'alors, se fait plus grande en Orient. Un nouveau genre de discours ecclésial voit le jour qui, souvent improvisé, se sert de tous les artifices de la rhétorique et se distingue par son style brillant et par son côté populaire. Cette nouvelle façon de prêcher s'intéresse elle aussi à l'explication de l'Écriture et à son application. À côté de prédications sur des textes issus de la *lectio propria* naissante, on trouve des prédications en séries, quelquefois aussi des prédications qui sont à rapprocher d'événements particuliers de la vie de l'Église ou des communautés locales. À la même époque, on peut observer une certaine concurrence entre la prédication et la liturgie au sein du culte. La communauté prend souvent une part active au déroulement de la prédication. Il n'est pas rare que plusieurs sermons soient donnés au cours du même culte. Les plus grands prédicateurs de cette époque sont Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et, surtout, Jean Chrysostome qui, en praticien de la cure d'âme dans un cadre très urbanisé, relie de façon magistrale l'explication du texte à son application dans la situation concrète de la communauté. Relevons encore les noms de Cyrille de Jérusalem ainsi que celui d'Ephrem le Syrien, surnommé la « lyre du Saint-Esprit ». L'activité de ces brillants prédicateurs conduit la prédication à un sommet et la rend attrayante même pour les gens cultivés. L'influence de la rhétorique incite le prédicateur à devenir un rhéteur, l'Église un théâtre et la communauté un public. Le droit de prêcher est réservé aux évêques ; le concile *in Trullo* leur en impose même le devoir en 692.

À l'époque suivante, même si – contrairement à une opinion largement répandue – on ne peut parler dans l'Église orthodoxe d'un effondrement complet de la prédication, celle-ci n'en perd pas moins

une part considérable de son importance. Des prédications de princes de l'Eglise et de théologiens des métropoles de l'Empire byzantin nous sont parvenues, en particulier de figures aussi marquantes que Maxime le Confesseur, Jean Damascène, Théodore le Studite, Jean Mauropous (mort en 1090), Germain II (mort en 1240), Grégoire Palamas, Gennade II et les deux empereurs Léon VI (mort en 912) et Manuel II Paléologue (mort en 1425). La prédication de l'Eglise d'Orient se préoccupe moins d'expliquer les textes bibliques que de glorifier Marie et les anges, les saints et les martyrs ; elle est aussi attentive à expliquer les fêtes de l'année liturgique, à l'occasion desquelles on prêchait probablement régulièrement. Les prédications invitent à jeûner, à participer à la vie culturelle et à obéir à l'empereur et à l'Etat ; elles s'élèvent en même temps contre les mauvais usages liturgiques et la superstition qui est très largement répandue. Bien qu'on ait déjà pris l'habitude de lire au culte des prédications des Pères de l'Eglise, ce n'est qu'avec le XII^e siècle environ que débute le temps des grands homéliaires. Malgré cela, dans l'Eglise d'Orient, la prédication perd de son importance par rapport à la liturgie : si le déroulement du culte transforme le salut en événement dramatique, la prédication n'a plus besoin de le proclamer.

On peut constater un développement semblable en Russie. On y prêchait assurément aussi. Il suffit d'ailleurs de citer le nom de Cyrille de Tourov, un prédicateur des débuts de l'implantation chrétienne dans cette contrée (aux environs de 1180). Cet homme associa dans sa prédication la rhétorique grecque tardive à la sensibilité et à la ferveur de la vieille Russie. C'est seulement à l'époque baroque que, sous l'influence de l'Occident, de la Russie blanche et de l'Ukraine, on peut constater une pratique homilétique très répandue. C'est à cette période qu'appartiennent l'homilétique de Joannikios Galatowski (1659), les sermons de Lazare Baranovitch (*Le glaive spirituel, La trompette des prédicateurs*) ainsi que ceux d'Innocent Gisel, de Siméon de Polock et ceux du métropolite Dimitri de Rostov. Au XVIII^e siècle, le lien entre l'Eglise et l'Etat devient perceptible jusque dans la prédication (*Règlement ecclésiastique* de 1721). Le XIX^e siècle, avec l'apparition de plusieurs grands orateurs de la chaire, marque une certaine apogée de la prédication russe. Au XX^e siècle, on voit apparaître ce que l'on appelle le temps de la « prédication vivante », mais relevant bientôt de conditions totalement différentes.

En Occident, à partir du IV^e siècle, la prédication devient également un élément constitutif du culte. Un bon nombre de prédications de Zénon de Vérone, de Gaudentius de Brescia,

d'Ambroise de Milan ainsi que de Jérôme ont été conservées ; y domine l'intérêt pastoral et pédagogique. Le grand prédicateur de ce temps-là est Augustin. De ses prédications, mille nous sont parvenues, dont une partie a été refondue pour constituer des commentaires bibliques (*Enarrationes in Psalmos* ; *Tractatus in Joannis Evangelium*). Il y a peu, on en a même découvert de nouvelles, au point qu'on peut vraiment dire qu'il s'agit là du maître de l'homélie. Il sait à la fois présenter de façon saisissante le contenu de la péricope et captiver son auditoire en le mettant devant ce qui est le plus fondamental. Le *De doctrina christiana* (livre IV) contient un premier traité d'homilétique qui se déploie en continuité avec la rhétorique classique (Cicéron), tout en la déformant singulièrement. La tâche de la prédication est d'« instruire, de plaire et d'émouvoir » (« *docere, delectare, flectere* »)⁶ ; son but est de faire en sorte « que la vérité apparaisse clairement, qu'elle plaise et qu'elle émeuve » (« *ut veritas pateat, placeat et moveat* »). En ce qui concerne la prédication elle-même, Augustin recommande de varier les trois styles classiques (*genera dicendi*) – soit le style simple, le style tempéré et le style sublime (*genus submissum, temperatum, grande*)⁷ – tout en maintenant que : « Nous ne traitons que de grands sujets » (« *Omnia magna sunt, quae dicimus* »). Quoiqu'Augustin soit très influencé par la rhétorique classique, il est le premier à développer pour la prédication le nouveau style du *sermo humilis* (la prédication simple)⁸, un style qui correspond à la fois à l'incarnation et à la « simplicité » du langage biblique et aux possibilités qu'ont les auditeurs de comprendre la prédication. Dans sa manière de faire, on perçoit une accentuation du caractère populaire, profane et immédiat de la langue. Et ce faisant, il prend fort bien en compte les nécessités du temps, la lutte contre la superstition et l'hérésie, l'éducation en vue d'une morale simple et d'une vie au sein de l'Eglise. Plusieurs hommes d'Eglise, que l'on pense aux théologiens Pierre de Ravenne, Fauste de Riez ou surtout Césaire d'Arles ou encore Grégoire de Tours, au pape Léon I^{er} ou encore à Grégoire le Grand, sont tous des représentants de ce nouveau style de prédication, celui du *sermo humilis*. De plus, dans cette période où l'on passe de la culture méditerranéenne à l'Empire franco-germanique, c'est à de tels hommes que l'on doit le maintien de la prédication comme partie intégrante du

⁶ Augustin, « De doctrina christiana », *Œuvres de Saint Augustin*, tome 11, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1949, p. 466s.

⁷ H.-I. Marrou dans son *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris, Boccard, 1958⁴, p. 50) parle des styles simple, fleuri et pathétique (n.d.t.).

⁸ En continuité avec le genre simple (*submissum = humilis*) selon E. Auerbach, « Sermo humilis », *Romanische Forschungen*, 1952, vol. 64/3-4, p. 316.

culte : à côté de leurs propres prédications, rassemblées plus tard en homéliaires, ces figures marquantes de l'histoire de l'Eglise fournissent, par leurs collections de petites histoires légendaires, suffisamment de matériaux pour la prédication du Moyen Age.

II. LA PRÉDICATION AU MOYEN-AGE

Alors que du temps de l'Eglise ancienne le problème formel de la prédication était celui de son rapport à la rhétorique traditionnelle et celui de la constitution progressive d'un style propre, avec le commencement du Moyen-Age, c'est le problème de la langue qui passe au premier plan. Il ne s'agit pas ici uniquement de savoir dans quelle mesure il est permis et possible d'annoncer l'Evangile dans les langues populaires respectives (Boniface : *patria lingua*) au travers de la prédication missionnaire (elle englobe une période de nombreux siècles), mais tout simplement de créer d'abord les conditions linguistiques de cette annonce. L'importance de la prédication pour le développement de la langue allemande se manifeste d'abord lors de la prédication missionnaire, mais ensuite avant tout au travers de la prédication de la mystique allemande avec son désir d'exprimer de façon nouvelle et plus adéquate les émotions les plus intimes du cœur humain et les relations sublimes de l'homme à Dieu. Avec les premières transcriptions écrites de prédication en langue allemande se développe une « nouvelle littérature allemande⁹ ». Quand bien même les capitulaires carolingiens¹⁰ invitent avec véhémence à prêcher en langage populaire, la prédication consiste essentiellement en une paraphrase de textes bibliques ou en une traduction des homélies des Pères. De plus, elle essaie d'inculquer des morceaux d'enseignement catéchétique et de raconter des légendes qui ont trait à des saints et aux épisodes merveilleux qui s'y rapportent. Le degré ténu de formation des prédicateurs n'autorisait qu'à peine un autre type de proclamation. C'est pour cette raison même que, très tôt, il y eut à leur disposition des

⁹ W. Stammer (éd.), *Deutsche Philologie im Aufriss*, Berlin, E. Schmidt Verlag, 1960², pp. 980ss. et 1096ss.

¹⁰ Les capitulaires sont les ordonnances des rois et empereurs francs. Ils représentent la législation propre des Carolingiens, à côté des collections juridiques héritées de l'Empire romain. Les capitulaires ecclésiastiques, en vertu de l'union intime de l'Eglise et de l'Etat, donnent aux décisions prises par les synodes l'efficacité des lois civiles (n.d.t. d'après *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, tome 2, p. 507s.).

« homélieires » (Paul Diacre, Raban Maur) et des livres liturgiques (missels pléniers ou, en allemand, *Plenarien*). Plus tard on proposa aussi des collections de prédications-types (*Speculum ecclesiae*) et des matériaux pour la prédication (*Promptuarium exemplorum*), tout comme des manuels d'homilétique (*De arte praedicandi*) qui s'inspirent presque exclusivement de l'héritage patristique et dont le nombre et l'ampleur ne feront que croître vers la fin du Moyen-Age. Avant tout on traitait dans les prédications des vérités chrétiennes fondamentales (le Credo, le double commandement d'amour, le Notre Père) ; plus tard furent joints à cet ensemble de base le décalogue et le « Je vous salue Marie », des commandements et prescriptions ecclésiastiques (plus particulièrement concernant le pardon des péchés, la confession, la repentance et l'ascèse). Dans les prédications missionnaires, on mettait particulièrement en avant l'« accomplissement » de la religiosité pré-chrétienne par la foi nouvelle. Par la suite on se penchera sur d'autres thèmes. Ainsi au XI^e et au XII^e siècle, il est de bon ton d'évoquer, de la façon la plus saisissante qui soit, le jugement dernier, les affres du purgatoire et les tourments de l'enfer. Dans le même temps la prédication appelle aux croisades et plus tard aux guerres contre les Turcs. A partir du XIII^e siècle, la prédication met en avant des évocations fortes et dramatiques de la Passion du Christ ; ce n'est que plus tard que l'on s'efforcera d'acquérir une compréhension de la « souffrance intérieure du Christ ». C'est au XIV^e siècle qu'on va s'occuper longuement des maux de l'Eglise et du peuple ; la prédication devient alors l'instrument du mouvement de réforme et acquiert un statut qui lui permettra de jouer publiquement et politiquement un rôle de premier plan. Comme par le passé, elle conserve un lien avec un texte biblique ; néanmoins l'occasion (la fête des saints ou celle de Notre Dame) et le thème de la prédication (avant tout l'explication de la messe) relèguent le lien au texte au second plan. Le style de la prédication est marqué par la coexistence « d'un usage figuré de l'Écriture et d'un réalisme cru d'*humilitas* et de *sublimitas* »¹¹.

La prédication au Moyen-Age connut son apogée au travers des ordres mendiants. Toutefois cet âge d'or fut préparé tout d'abord par l'activité homilétique de Bernard de Clairvaux, le plus grand prédicateur latin du Moyen-Age, qui appelait à suivre le Christ et à vivre dans la pauvreté et dans l'ascèse, message qui eut également un grand impact en Allemagne. Ensuite cet âge d'or bénéficia de

¹¹ E. Auerbach, *Literatursprache und Publikum in der lateinische Spätantike und Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1958.

l'attention portée à la prédication par les nouveaux mouvements religieux de réforme. Les représentants de ces ordres mendiants, Berthold de Ratisbonne en tête, surent prêcher de façon imagée et vivante, avec émotion et avec ferveur. En tant que prédicateurs itinérants, ils permirent à la prédication de bénéficier d'une popularité étonnante et ceci à côté de la messe paroissiale, en lui faisant même concurrence. Ce nouveau type de prédication populaire accorde de la place tant à l'individualité du prédicateur qu'à la prise en compte des circonstances particulières que traverse la communauté devant laquelle la prédication est prononcée ; en général elle débouche sur une description réaliste tant de la vie et des souffrances de Jésus que des conditions qui prévalent au sein du peuple et de l'Eglise. Durant le haut Moyen Age, l'héritage des Mendiants déploie toute son intensité avec les chapelains prédicateurs (en latin *capellani*), souvent une élite intellectuelle du clergé pour laquelle, dans de nombreuses villes, des postes de prédicateurs furent mis en place. En dehors des offices liturgiques – et plus spécialement dans la Haute-Allemagne et dans les villes du Nord – le culte consistant en une prédication proprement dite se développe faisant suite au prône¹². L'influence de la scolastique, au XIII^e et au XIV^e siècle, conduit à concevoir la prédication comme une œuvre d'art avec des enchaînements formels et une construction logique. En relation avec les *collationes* conventuelles, la mystique développe, à côté d'une langue nouvelle adaptée à des besoins spirituels différenciés, un style propre de prédication : des versets isolés de la Bible sont interprétés de façon non pas littérale (ou historique) mais allégorique dans une allocution libre et spirituelle avec pour intention la contemplation (*contemplatio*) (maître Eckhardt, Jean Tauler, H. Seuse). En étroite relation à ce courant spirituel apparaît aussi une littérature d'édification largement répandue. Contrairement à ce que l'on considère traditionnellement, on prêche très souvent, au moins dans les villes, dans l'Allemagne de la veille de la Réforme, mais sans que l'interprétation correcte de l'Ecriture s'impose véritablement. Au départ instrument de l'éducation ecclésiale, la prédication devient par la suite un élément de la vie publique, un signe d'une certaine maturité de la communauté et un moyen aux mains des mouvements de

¹² Selon de nombreux dictionnaires étymologiques, ce terme désigne à l'origine une grille séparant la nef du chœur, grille devant laquelle le curé se tenait pour dire son homélie, certaines prières et différentes annonces religieuses ou profanes. Selon A. Niebergall, il peut aussi se rapprocher du latin médiéval *praeconium*, proclamation ; par la suite le prône ne sera plus que les morceaux liturgiques et les prières précédant la prédication (n. d. t.).

réforme traversant l'Eglise, moyen que la Réforme ne manquera pas de faire sien.

III. LA PRÉDICATION AU TEMPS DE LA RÉFORME

La Réforme, un mouvement herméneutique « dont l'importance est considérable pour l'histoire de l'Eglise et pour l'histoire des idées » (E. Ebeling), découvre dans la Parole de l'Ecriture le moyen de salut (*medium salutis*) décisif. La prédication en est totalement renouvelée : le contenu de l'Ecriture et de la Parole de Dieu, tout comme celui de la prédication, c'est le « *Christus pro nobis* » (le Christ pour nous) dans la distinction dialectique entre la Loi et l'Evangile, distinction qui rend adéquatement compte de l'acte salutaire de Dieu. « *Nihil nisi Christus praedicandus* » (Ne rien prêcher sinon le Christ)¹³. La prédication, sur la base de la relation fondamentale chère aux Réformateurs de la *promissio* (promesse) et de la *fides* (foi) doit inciter à croire à la promesse de Dieu¹⁴. Le Christ lui-même parle par la bouche du prédicateur, il combat même contre l'Antéchrist au travers de la prédication. Le prédicateur doit, avec toute l'énergie dont il dispose, s'en tenir au texte ; il a pour mission de reconnaître dans la péripécopie le centre de l'Ecriture – en fait la Parole de Dieu pour nous – afin que, de l'Ecriture sainte au travers de la prédication, la *viva et vivificans vox* de Dieu se manifeste. La prédication détermine plus fortement qu'auparavant – et de loin ! – la nature et le déroulement du culte¹⁵, en fait la nature et la manière de vivre l'Eglise¹⁶ tout comme la pratique de la théologie. Les prédications de Luther (environ deux mille) qui nous ont été transmises par l'intermédiaire de copistes, restent attachées dans un premier temps aux quatre sens de l'Ecriture, à la méthode scolastique et à l'allégorie. Dans un deuxième temps, elles seront des homélies orientées christologiquement et historiquement, marquées « par la constitution de noyaux durs¹⁷ » qui expliquent le texte avec une faculté à émouvoir et dans un style au caractère immédiatement concret. Luther y parvient en usant des moyens traditionnels que sont le dialogue et la dramatisation. Sa prédication est

¹³ M. Luther, WA 16, 113.

¹⁴ WA, 19, 112.

¹⁵ WA, 12,37.

¹⁶ Cf. les articles V et VII de la Confession d'Augsbourg in P. Jundt (éd.), *La Confession d'Augsbourg*, Paris, Le Centurion, 1979, p. 58s.

¹⁷ G. Heintze, *Luthers Predigt von Gesetz und Evangelium*, 1958.

très expressive, et ce de façon tout à fait inhabituelle, en ce qui concerne la vie de la communauté et des auditeurs¹⁸. Plus important encore que la forme des prêches de Luther, c'est leur contenu : la *justificatio de fide* (la justification par la foi) est le seul objet de la prédication. Luther développe ce principe dans ses prédications avec une monotonie géniale. Presque chaque texte est compris comme le refus de la justice par les œuvres et par conséquent de la papauté. Chaque texte est ainsi compris en fonction du contenu central de l'Écriture (*scopus generalis*¹⁹) – tout particulièrement du Nouveau Testament – comme une promesse de la grâce de Dieu qui accorde le pardon et qui, par là même, rencontre et bouleverse l'existence de l'auditeur. Dans la prédication, c'est toujours du Christ, perçu comme « *Deus praedicatus* » (Dieu prêché) dont il s'agit ; ce Christ peut occasionnellement être évoqué contre la lettre même du texte, il est alors communiqué aux auditeurs de la prédication dans un sens sacramentel au travers de la force de l'Esprit Saint. Commenter l'Écriture, c'est pour Luther, annoncer uniquement que « l'homme n'est rien et que seul le Christ est tout²⁰ ». Cette revalorisation extraordinaire de la prédication a pour conséquence l'accroissement de l'autorité du prédicateur. Même si fondamentalement chaque chrétien baptisé est appelé à prêcher, seul cependant le *minister rite vocatus* (le ministre appelé dans les règles) peut prêcher. Sa prédication est *viva vox evangelii* (la voix même de l'Évangile) ; Dieu parle au travers de la bouche du prédicateur. Par conséquent, le prédicateur ne peut exercer son ministère qu'en restant soumis à la tentation (*Anfechtung*), comme Luther le reconnaît dans des témoignages personnels.

Les postes de prédicateurs mis en place à la fin du Moyen-Age se révèlent rapidement comme des points d'appui du mouvement réformateur, comme des centres de propagation du nouvel enseignement et les prédicants eux-mêmes comme les champions de la cause évangélique. On compte au nombre des prédicateurs les plus connus : J. Bugenhagen, J. Jonas, W. Linck, V. Dietrich, J. Brenz et P. Speratus. Parmi ceux qui ont théorisé la prédication, on peut signaler à côté d'Erasmus avant tout Melanchthon (*Lokalmethode*), par ailleurs U. Rhegius, A. Hyperius (*Kritik an der Rhetorik in der Predigt*), J. Andreae et Ä. Hunnius. Luther demeure le grand modèle. Les *postilles*²¹ de Luther et d'autres auteurs sont censées pallier les

¹⁸ M. Lienhardt, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 199 (n.d.t.).

¹⁹ Selon l'explication de M. Lienhardt, *ibid.*, p. 196 (n.d.t.).

²⁰ WA 15, 527.

²¹ « La pratique des postilles consistait, depuis le XIII^e siècle, à adjoindre au

carences des prédicateurs insuffisamment formés théologiquement ; de tels écrits entraînent un lien nouveau aux péricopes.

Le peu de prédications conservées de Zwingli – bien que récemment leur nombre ait augmenté par la découverte de nouveaux documents – le dépeignent comme un prédicateur qui subit l'influence des Pères de l'Église et de l'humanisme. Au lieu d'utiliser le système traditionnel des péricopes, il s'en tient – comme d'ailleurs partiellement Luther – à l'explication de livres bibliques entiers qu'il interprète verset après verset. Au travers d'un style simple, il veut amener le peuple de l'Église, en l'éduquant, à la maturité politique et ecclésiale. Dans la *Prophezei*²², il se crée un forum propre pour sa proclamation à côté des cultes du dimanche. Son successeur qui le remplacera également comme prédicateur, aura pour nom H. Bullinger. Il publiera des sermonnaires (appelés *Dekaden* ou *Hausbuch*) qui connaîtront une très large diffusion. A Genève, à partir de 1536, la prédication de Calvin revêt aussi la forme d'un commentaire suivi du texte biblique écrit tant avec l'élégance et la clarté de langage qui sont les siennes, qu'avec la justesse et la finesse de l'exégèse. Ses prédications, plus souvent des catéchèses ou des traités théologiques, veulent conduire, en tant qu'instruments de la prédestination, soit à l'élection soit à la réprobation. Dieu lui-même est l'auteur de la prédication (« *auctor praedicationis* »), le Saint-Esprit le maître intérieur (« *magister interior* »). La Confession helvétique postérieure résume la conception de la prédication propre aux Réformateurs par la formule suivante : « *Praedicatio verbi Dei est verbum Dei* » (la prédication de la Parole de Dieu est Parole de Dieu)²³.

texte latin des péricopes une traduction dans la langue vulgaire et une brève explication. Luther y voit un bon moyen pour transmettre à un public plus vaste que celui qui comprenait le latin des éléments essentiels de l'Évangile». M. Lienhardt, *ibid.*, p. 198 (n.d.t.).

²² La *Prophezei* est le nom donné par Zwingli à la première école théologique qu'il a fondée à Zurich en 1525. Ce mot vient de I Co 14,29 ; Zwingli voyait dans les exégètes de l'Écriture formés dans son école les prophètes de l'apôtre Paul (n.d.t.).

²³ O. Fatio (éd.), *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 204.

IV. LA PRÉDICATION AU TEMPS DE L'ORTHODOXIE

Au temps de l'Orthodoxie protestante, la prédication est de type didactique. Les règlements de l'Eglise de l'époque inculquent aux prédicateurs la « doctrine claire, saine et correcte », de sorte que la prédication se transforme en simple communication de la *sana doctrina*. Parmi les caractéristiques de la façon de prêcher propre à cette époque, il faut mentionner le fait que la prédication est marquée par une érudition très étendue (les sermons pouvant durer plus de deux heures ne sont pas rares) ; le lien très fort à l'Écriture et à la doctrine de l'Eglise ; une langue toujours plus compliquée et qui plus tard sera carrément baroque ; enfin une volonté d'éduquer et d'enseigner la communauté. La contrainte des péricopes de l'année ecclésiastique, qui subsiste dans de nombreuses régions jusqu'au XIX^e siècle, amène à utiliser la méthode souvent insipide de l'« emblématique »²⁴, à l'aide de laquelle les prédicateurs cherchaient à conquérir un sens nouveau pour les mêmes textes évangéliques qui revenaient année après année. On ne trouve dans les prédications de cette époque que peu de traces de la vision moderne du monde qui est en train de s'élaborer. Le bouleversement qu'a occasionné la guerre de Trente Ans transparaît par le fait que dorénavant dans la prédication on parle exclusivement de la croix et des souffrances du chrétien (la « précieuse croix »), de l'énigme de la souffrance et de son dépassement par la patience et la sérénité, de la nécessité de la repentance et du retour sur soi, comme des souffrances du Christ. Les théoriciens de la prédication (Chr. Schleupner, J. Förster, J. B. Carpzov I.) recommandent un nombre de plus en plus important de *genera*, de méthodes et de plans pour l'agencement de la prédication. Les prédicateurs les plus célèbres de cette période insistent pourtant sur une intériorisation de la vie personnelle et ecclésiale ; ce faisant ils préparent le chemin à des temps nouveaux (V. Herberger, V. E. Löscher, J. Arnd, Th. Grossgebauer, H. Müller, Chr. Scriver, G. Strigenitz et celui qu'on célèbre particulièrement comme prédicateur populaire, B. Schupp).

Pour le piétisme, la prédication est le moyen décisif de l'édification du chrétien individuel, d'une personnalité religieuse

²⁴ La tradition emblématique participe de la même méthode que les livres d'emblèmes du XVI^e siècle dont chaque page comporte le montage d'une petite gravure et d'un texte bref visant à une communication synthétique et immédiate. Le livre est ainsi parcellisé en unités sémantiques closes dont le code est unifié. On a ainsi emblématisé des œuvres classiques (Ovide) aussi bien que la Bible. (« Livre », in *Encyclopædia Universalis* 11, p. 161a) (n. d. t.).

comme aussi des sympathisants d'une communauté d'amour. La conversion personnelle, la « piqure au cœur », le renouveau de l'homme intérieur, avant tout l'*applicatio* dans le sens d'une pratique de piété (*praxis pietatis*), l'évangélisation et un souci de l'ensemble de la chrétienté deviennent des thèmes qui sont traités dans la prédication. Chaque croyant, au fond, est appelé à être prêtre et prédicateur. Remis en vigueur par les Réformateurs, le sacerdoce universel des croyants trouve une double réalisation dans ce mouvement. Tout d'abord, les membres du peuple de Dieu sont aussi autorisés à prêcher ; ensuite, dans les centres du mouvement piétiste, des réunions spéciales sont organisées le dimanche après-midi, réunions au cours desquelles la prédication dominicale est discutée en cercle intime. Une abondance de livres de méditation servent à entretenir la spiritualité personnelle et tissent en même temps un lien par-delà les frontières existant entre les confessions et les petits Etats. La prédication, comprise dorénavant comme un « témoignage », ne doit être délivrée que par des convertis ; de là le débat passionné avec l'Orthodoxie sur la signification de la « grâce du ministère ». Alors que dans un premier temps la prédication piétiste intègre encore le style baroque traditionnel au niveau du langage et de la construction du message, assez rapidement l'influence de la scolastique rhétorique perd du terrain. Le langage devient plus simple et, comme dans la mystique allemande, surgit une abondance de néologismes qui donnent du relief à la nouvelle compréhension différenciée de l'Écriture et de la spiritualité²⁵. Hormis Ph. J. Spener et A. H. Francke (*Grossachten des Wortes*), on compte au nombre des représentants les plus significatifs de la prédication et de l'homilétique piétistes J. Lange, G. Arnold, J. A. Freylinghausen, et avant tout J. J. Rambach. On ne saurait oublier dans cette énumération le nom de Zinzendorf qui, progressivement, deviendra de moins en moins piétiste. Dans le Wurtemberg, J. R. Hedinger, J. A. et A. A. Hochstetter, G. K. et K. H. Rieger furent de grands propagateurs du piétisme tout comme d'ailleurs aussi – plus en franc-tireurs – des F. Chr. Oetinger, Ph. M. Hahn, et, dans la région du Rhin inférieur, G. Tersteegen.

La prise en compte des idées marquantes de l'époque et de l'évolution de la société est, dans la prédication piétiste, clairement déficiente. Par contre, dans la prédication de l'*Aufklärung*, ces thèmes deviennent un programme. Grâce à la théologie naturelle, à une « méthode scientifique » et à des « arguments raisonnables », on veut

²⁵ A. Langen, *Der Wortschatz des deutschen Pietismus*, 1954.

satisfaire aux exigences de l'époque nouvelle, on veut réconcilier culture et christianisme ; on veut promouvoir l'Eglise et la religion au travers d'un langage moderne et compréhensible par chacun. La prédication s'efforce alors de mettre en avant la « morale raisonnable » et l'« utilité de la réflexion » (*Betrachtung*). On prêche sur la dignité de l'amour, sur l'art de découvrir un côté favorable à toute circonstance ; on prêche aussi sur l'emploi du temps et l'ennui, sur la jalousie et l'amertume, sur l'éducation, sur la valeur de se lever tôt, etc. Ce qu'il est intéressant de noter c'est qu'à peu de choses près les mêmes thèmes sont abordés par la littérature de l'époque dont les représentants sont presque tous fils de pasteurs ou alors des auteurs qui ont fait leurs études en faculté de théologie. Tous ces écrivains sont les instigateurs d'une sorte de littérature « mondaine » d'édification et tentent de promouvoir le mouvement d'émancipation de la culture occidentale face à l'Eglise et sa prédication. Dans toute cette démarche, on perçoit distinctement l'influence anglaise, qu'il s'agisse de la philosophie, de la théologie, ou même de la prédication et de la littérature d'édification. L'esthétique, la religion et la morale naturelle, les belles-lettres classiques et modernes prennent à leur compte de plus en plus la fonction qui, jusque-là, était dévolue au christianisme et à l'Eglise, à la Bible et à la prédication. Les changements dans la conception de la valeur et de la nature de la prédication, la sécularisation moderne qui, dans un premier temps, n'apparaît nullement polémique ou agressive, affleure d'abord chez les gens cultivés, pour atteindre peu après, cette fois mêlée à des accents plus tranchants, les gens moins cultivés et le peuple. Les prédicateurs se considèrent eux-mêmes comme des orateurs en chaire et des maîtres de religion, en fait comme des enseignants du peuple. L'intention rhétorique et la tendance pédagogique du moment font aussi leur entrée dans la prédication. On veut remédier au retard de formation des prédicateurs en éditant des revues et des magazines d'homilétique comme en instituant des exercices y afférant – deux éléments que l'on trouve déjà chez A. H. Francke. Le grand théoricien de l'époque, J. L. von Mosheim, un esprit lettré et ouvert à la culture universelle (« le précurseur de la prédication moderne ») souhaite, au travers de la prédication, « édifier » d'abord la raison et ensuite la volonté. La prédication doit déployer tout son effet en tant qu'œuvre d'art. Elle intéressera les hommes de son époque, si elle accepte la communauté et sa situation dans une mesure non connue jusque-là et si elle essaie de donner une réponse aux questions brûlantes de l'époque. Cette actualité tant souhaitée a pour conséquence une atrophie et même une perte de la substance théologique et biblique. Apparaissent donc pour la première

fois les problèmes de la « prédication moderne », du discours occasionnel et de la prédication politique. On peut citer J. G. Reinbeck, S. J. Baumgarten, A. F. W. et F. S. G. Sack, J. F. W. Jerusalem, G. Less, G. J. Zollikofer, F. A. W. Teller, Chr. F. von Ammon, H. G. Tzschirner, G. Chr. Storr et F. V. Reinhard (ce dernier représente cependant déjà clairement un style de prédication antirationnaliste). La prédication populaire du siècle des Lumières a influencé la piété en Allemagne jusqu'à l'époque actuelle et ce de façon persistante.

V. LA PRÉDICATION AU XIX^e SIÈCLE

Le XIX^e siècle forme aussi peu une unité en ce qui concerne l'histoire de la théologie qu'en ce qui concerne l'histoire de la prédication. Les différents courants de l'époque antérieure ont également des répercussions très fortes sur la prédication sans que cela débouche sur un nouvel élan décisif. Ce nouvel élan, c'est à Schleiermacher qu'il est pertinent de l'imputer. Alors qu'il est touché fortement par la crise de la prédication qui sévit au tournant du siècle, et qu'il est plein d'« enthousiasme pour tout ce qui a trait à la chaire », son souhait le plus ardent est d'interpréter l'héritage de l'Eglise d'une façon qui soit compréhensible pour son époque. Pour lui l'efficacité édifiante dans le culte chrétien réside de façon prédominante « dans la communication de la conscience pieuse ayant accédé à la pensée »²⁶. Ses prédications qui, selon leur forme, sont des prédications thématiques et qui, pourtant, n'en sont pas moins des explications de textes bibliques, désirent se greffer à « l'atmosphère religieuse générale » ainsi qu'aux états de la « vie sociale » et, dans le même temps, les transformer. L'idée d'une analogie entre religion naturelle et christianisme biblique détermine à bien des égards ses prédications ; de ce fait, ce prédicateur cultivé pour des laïcs cultivés a permis à la prédication évangélique d'être perçue sous un jour nouveau à la fois dans l'Eglise et dans la société.

La manière de prêcher propre à Schleiermacher ne suscite dans l'immédiat aucun émule. Au sein des mouvements ecclésiastiques ou théologiques du XIX^e, c'est encore ce qu'on appelle l'« Ecole de la conciliation » (*Vermittlungstheologie*) qui lui est le plus proche, et ceci vaut également pour la prédication. Ce mouvement, comme Schleiermacher, se préoccupe d'un équilibre entre religion et culture,

²⁶ F. Schleiermacher, *Kurze Darstellung des theologischen Studiums*, Leipzig, A. Deichert, 1910, p. 108, § 280.

entre foi biblique et esprit scientifique ; il a aussi le souci d'un renforcement de l'union ecclésiale et renferme un caractère piétiste et national. Son théoricien est K. I. Nitzsch ; au nombre de ses prédicateurs hors pair, on compte toute une série de personnes de première importance qui rendent compréhensible une appréciation contemporaine portée sur cette période : on doit voir là « l'apogée de la prédication protestante ». A côté de R. Rothe, J. Müllensiefen, B. B. Brückner, K. Büchsel, et Heinrich Hoffmann, il faut mentionner les prédicateurs de la Cour que sont Wilhelm Hoffmann, E. Frommel, R. Kögel et E. von Dryander. Ces prédicateurs, souvent des orateurs brillants, confèrent à la prédication dans la vie de l'Eglise comme dans la vie publique aura et autorité ; autant cette valorisation est forte, autant dans le même temps les premières réserves s'expriment pour déplorer l'importance exagérée de la prédication dans le culte protestant (R. Rothe, E. Troeltsch). Mais en mentionnant cela nous entrons déjà dans une étape ultérieure de notre développement.

Sous l'effet d'une part de l'ébranlement provoqué par la Révolution française et les guerres de libération et, d'autre part, du romantisme et de l'idéalisme conjugués à une « nouvelle vague piétiste », on voit apparaître le *mouvement de réveil* et le type de prédication qu'il détermine. Il en appelle à la conversion qui la plupart du temps correspond à une rupture avec le passé rationaliste ; il souhaite, à l'écart des disputes intellectuelles de l'époque, inviter à un christianisme foncièrement personnel et rassembler de cette manière les « oasis du Réveil » du pays (*Stillen im Land*) en communautés particulières. La prédication du mouvement de Réveil s'en tient le plus étroitement possible au texte et évite aussi toute rhétorique. Au niveau de la langue cette prédication sera formulée en termes qui semblent souvent archaïques et ésotériques. Elle doit son effet à la force de conviction enflammée de ses représentants, mais aussi parfois à leur éloquence. Partout apparaissent des foyers de ce nouveau mouvement, dont l'influence peut être constatée jusqu'à aujourd'hui : dans la région du Rhin inférieur (S. Collenbusch, F. A., G. D. et F. W. Krummacher, F. J. Sander), dans le pays de Ravensberg (J. H. Volkening), dans les landes de Lunebourg (L. Harms), à Brême (G. Menken, F. L. Mallet), à Hambourg (M. Claudius, J. W. Rautenberg), à Berlin (J. Jänicke, G. F. A. Strauss), à Königsberg (J. W. Ebel), à Halle (A. Tholuck) et dans le Wurtemberg (les frères L. et W. Hofacker). Sous l'influence de J. T. Beck, la prédication bibliciste trouve également plus tard ses représentants : les deux Blumhardt, S. K. Kapff et le très souvent imité K. Gerok. Apparentée à ce type de sermon, on peut parler de la prédication propre au confessionnalisme, qui se dit héritier et gardien de

la théologie de la Réforme et qui, dès lors, laisse hors de considération le temps et la communauté : à Hanovre, L. A. Petri, E. Niemann et G. Uhlhorn ; à Leipzig Chr. E. Luthardt, Fr. Ahlfeld et O. Pank ; en Bavière W. Löhe, A. Harless et plus tard H. Bezzel ; à Elberfeld le réformé H. F. Kohlbrügge.

Au tournant du XX^e siècle, la prédication du libéralisme théologique apparaît de plus en plus distinctement sur le devant de la scène. Les précurseurs d'une façon de prêcher moderne et libérale qui se caractérise par l'affirmation de la « réalité religieuse et morale », sont K. Schwarz, A. Bitzius, Alexandre Schweizer et A. Kalthoff. La prédication du libéralisme théologique désire mettre en valeur dans la communauté les résultats de la science biblique moderne et valoriser les connaissances de psychologie, de sociologie et d'ethnographie. Elle souhaite également, en accord avec le *Kulturprotestantismus*, concilier l'esprit du temps avec les forces de l'Évangile. Par ailleurs ce type de prédication veut également, dans la lutte des conceptions du monde, mener à bien une apologétique de grand style et, ainsi, encourager dans l'époque moderne un christianisme authentique du point de vue personnel. Ce faisant, elle espère aussi empêcher le déclin de l'Église multitudiniste. O. Baumgarten, P. Drews, F. Niebergall entre autres militent pour une forme foncièrement moderne de la prédication protestante, forme où la relation à la communauté concrète bénéficie d'une attention particulière (on tiendra compte des genres particuliers que sont la prédication villageoise, la prédication dans une petite ville, la prédication dans une grande ville). Ces prédicateurs essaient aussi de valoriser la prédication en tant que moment religieux et pédagogique. C'est dans le même esprit que prêchent des hommes comme B. Dörries, Chr. Geyer, E. Förster, E. Moering notamment. D'autres, de moindre importance peut-être, ont aussi marqué leur temps : G. Frenssen et Fr. Rittelmeyer ou les Suisses H. Kutter, L. Ragaz et G. Benz.

VI. LA PRÉDICATION DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Si la prédication durant la Première Guerre mondiale – tout au contraire de ce qui se passera durant la seconde – joue encore une fois à fond, au front comme au pays, la carte de l'union de l'Église et du peuple, du christianisme et de la nation, la situation ultérieure change de fond en comble. La crise de l'Église multitudiniste est toujours plus vive dans les consciences. Après que l'intérêt renouvelé pour la théologie de la Réforme a attiré l'attention sur la conception de la

nature de la prédication chez Luther et Calvin, un mouvement théologique se fraie un chemin avec la « théologie dialectique ». Ce mouvement a été déclenché explicitement par le problème de la proclamation : « En tant que théologiens, nous devons parler de Dieu. Pourtant nous sommes des hommes, et, en tant que tels, nous ne pouvons pas parler de Dieu. Nous devons être conscients de l'un et de l'autre, de notre devoir comme de notre impuissance, et avec cela donner gloire à Dieu. C'est notre embarras. Tout le reste à côté n'est que jeu d'enfants.²⁷ » Le libéralisme théologique avait inscrit à son programme le postulat de la contemporanéité de la prédication au texte, à la communauté et à l'époque ; face à lui la théologie dialectique développe un style nouveau dans les recueils de prédications publiés par K. Barth et E. Thurneysen. Ce style veut, avec une mise en mouvement singulière et une violence de la langue, élever le texte au statut de Parole de Dieu immédiatement comprise et cela sans aucun égard pour les relations communautaires données, sans préoccupation pour les règles traditionnelles de psychologie et de rhétorique. Bien plus fortement qu'auparavant, le texte régit dorénavant la prédication, même pour des prédicateurs qui ne sont nullement redevables de quoi que ce soit au nouveau mouvement (P. Althaus, K. Heim, W. Stählin entre autres). K. Fezer est le premier théoricien de ce nouveau mouvement. Après une longue période où aucun nouveau traité d'homilétique n'était paru, en voilà qui paraissent (W. Trillhaas, H. Schreiner, O. Haendler, L. Fendt, A. Schädelin) et qui rendent féconde pour la prédication la nouvelle situation théologique et ecclésiale. Après la Seconde Guerre mondiale, paraissent les travaux de G. Wingren, puis ceux de G. Ebeling qui poursuit à un niveau herméneutique et homilétique les pistes ouvertes par D. Bonhoeffer.

A l'époque du *Kirchenkampf*, la prédication se voit dotée d'une actualité insoupçonnée ; elle se révèle d'une importance certaine d'une part par son lien très serré au texte et d'autre part en tant que phénomène politique. Le Synode confessionnel de Barmen de 1934 donne l'expression de la nouvelle situation : l'Eglise a pour mission de « communiquer à tout le peuple, à la place du Christ, donc au service de sa Parole et de son œuvre, le message de la libre grâce de Dieu par le ministère de la Parole et du sacrement » (thèse 6)²⁸. Après la

²⁷ K. Barth, *Parole de Dieu et parole humaine*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1966, p. 203s.

²⁸ « La Déclaration théologique du Synode confessionnel de Barmen (31 mai 1934) » in B. Reymond, *Une Eglise à croix gammée*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1980, p. 289.

Seconde Guerre mondiale la prédication poursuit les pistes ouvertes dans le *Kirchenkampf* : elle souhaite fondamentalement être une prédication rattachée à un texte, avoir pour horizon l'Eglise ainsi que la communauté et, simultanément, tenir compte aussi de la responsabilité du chrétien et de la chrétienté dans la vie publique. Tout naturellement on assiste au retour dans la prédication des problèmes théologiques de l'époque (la démythologisation, la formation du canon, l'unité du Nouveau Testament comme de l'Ecriture entière, les questions herméneutiques). Voici ce que l'on peut dire des caractéristiques de l'effort autour de la prédication que l'on rencontre dans un passé récent : la prédication est comprise comme la proclamation actualisant l'événement du salut ; on souligne par ailleurs l'exégèse du texte qui met en exergue le kérygme, passage obligé que réclament les « méditations homilétiques » (M. Doerne, W. Stählin, la série des *Göttinger Predigtmeditationen*) ; on accorde une grande attention aux changements de structure sociale et religieuse de la communauté à laquelle on prêche ; on consacre passablement d'énergie au langage de la prédication (« l'interprétation non religieuse de concepts bibliques », D. Bonhoeffer), mais aussi à la façon de parler du prédicateur. On ne peut le nier : malgré toute la rectitude biblique et ecclésiale, il n'est pas rare qu'il souffle « un vent de monotonie à faire frissonner dans les prédications tenues du haut des chaires allemandes » (M. Doerne). Ces dangers qui menacent la prédication, on cherche à y remédier en proposant de nouvelles formes de proclamation. Depuis la fin du XIX^e siècle, l'évangélisation (S. Keller) et la mission populaire (H. Rendtorff) ont promu à côté de la prédication ecclésiale habituelle un type de prédication marquée par une insistance sur le réveil et sur la relation d'aide. En dehors du culte, des groupes particuliers, des cellules se rassemblent en vue d'une étude ou d'un travail sur la Bible. Récemment de nombreuses institutions – que l'on pense aux *Kirchentage*, aux semaines bibliques dans l'Eglise ou alors aux manifestations mises sur pied par les Académies évangéliques et ses groupes bibliques... – ont expérimenté de nouvelles formes de proclamation ; la spécificité de leur démarche réside dans le fait qu'elles mettent en avant, à côté voire en lieu et place de la prédication-monologue, l'enseignement et le dialogue qui trouvent leur origine dans la Parole de Dieu. L'avenir dira dans quelle mesure une telle démarche favorise ou non la rencontre avec la Parole. Une chose est certaine en tout cas, c'est qu'au cœur de l'Eglise protestante il n'y a pas uniquement la proclamation au sens général, il y a aussi la proclamation particulière de la Parole au travers de la prédication paroissiale.

Il est paru :

Proclamer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne

**Appel à toute l'Eglise à apporter
tout l'Évangile au Monde entier**

Les textes du *Congrès Mondial sur l'évangélisation*, tenu à *Manille* en juillet 1989, à la suite du *Congrès de Lausanne* (1974).

Un numéro spécial de 180 p.

Prix : 17,- FS ; 55,- FF ; 350,- FB.

Commandes : à adresser aux adresses de la 3^e page de couverture.

Faites connaître Hokhma

La revue *Hokhma* cherche à grandir ! Ses lecteurs, qui sont aussi ses amis, ne sont jamais assez nombreux. Vous connaissez sans doute dans votre entourage des personnes, des amis ou des étudiants susceptibles d'être intéressés par la revue. Communiquez-nous leurs coordonnées, nous les contacterons et leur proposerons de découvrir la revue. Ils entreront ainsi dans la famille *Hokhma*.

**Abonnez-vous à Hokhma !
Offrez-le à des amis !**